

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Trois esquisses / Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 43-46

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Trois esquisses

I

Je n'ai rien vu de plus joli, que ce matin, entre deux averses, la cour des chanoines où les tilleuls fleurissent. Il y avait, à toutes les feuilles, une goutte de fraîcheur qui pendait, et il y avait, en haut de tous les brins d'herbe de la pelouse, qui perlait, brillante, une goutte de fraîcheur.

Malgré qu'il avait plu, et qu'il allait pleuvoir, il restait un peu de bleu dans le ciel et un peu de soleil qui venait tout, en un seul rayon, dans la cour des chanoines. Oh ! ces petites taches de lumière dorée, qui couraient sur l'herbe jeune verte, de droite à gauche ou de gauche à droite, selon que la brise balançait le feuillage des arbres.

Il y a bien des choses dans cette cour. Je les sais toutes. Elle a beaucoup de souvenirs, car elle est vieille, et comme toutes les vieilles elle a des souvenirs. Ses murs sont vieux, et ils savent tous, les vieux moines, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont dit. Ses arbres qui sont jeunes savent tous les jeunes chanoines, car ce sont les jeunes chanoines qui les ont plantés et qui s'en sont occupés.

Là il y a les tilleuls qui fleurissent, et là le cytise, et là le peuplier, et là les quatre petites pelouses, qui sont très vertes après l'averse.

Et il y a la fontaine, qui chante à l'aube, à midi, le soir, et qui chante toute la nuit sa chanson douce, toujours la même.

Voici le jet d'eau qui ne jette plus d'eau, ⁽¹⁾ son bassin qui est vide et qui a un écusson très vieux taillé à même la pierre, là où l'eau montait. Il a vu beaucoup de monde se promener en rond, autour de lui ; bien des gens se sont penchés sur son eau, quand il y en avait. Il a surpris bien des secrets et sait un tas d'histoires. Mêmement qu'il doit se souvenir de cet étudiant tombé un jour dans le bassin pour un pari qu'il avait fait de marcher sur son bord tout le tour sans y tomber !

Il y tomba et se fit chanoine de dépit.

(1) Depuis quelques jours, grâce aux bons soins de M. l'Econome, il en jette de nouveau, et plus haut que jamais.

Là-bas, un peu plus loin, l'escalier. Il mène de la cour à une terrasse plus haut, d'où l'on va jusque derrière l'Abbaye, à cet endroit que l'on dit le Martolet, et même jusqu'à la petite porte du clocher. C'est par cette petite porte, que l'organiste entre à l'église tous les matins, quand il monte à l'orgue pour accompagner la messe.

Voilà la vieille pompe. Son vieux tic-tac qui ferait croire à un moulin dans le couvent. La vieillie pompe que l'on raccommode sans cesse et qui sans cesse est gâtée. Aujourd'hui, elle a marché tout le jour.

L'herbe des pelouses est haute. Autrefois, du temps où il y avait à l'Abbaye le chanoine Terretaz, on tondait les pelouses. Maintenant, on ne les tond plus guère, et les deux plates-bandes qui sont de chaque côté de la fontaine, sont devenues broussailles. Il y a bien encore des roses qui y poussent et y fleurissent en été. Mais c'est tout ! Rien que des roses. C'est quelque chose, cependant, et qui agrémente les soirs de la cour, cette bonne odeur des roses.

Si vous saviez ce qu'il y fait bon, le soir, sur les huit heures, dans la cour des chanoines. C'est alors qu'on les voit s'y promener. Il y en a deux d'un côté de la pelouse, et trois de l'autre côté ; et des fois il y en a encore deux autres qui se promènent, dans l'allée qui est entre les pelouses. Même qu'il y en a souvent qui profitent du soir, sur la terrasse, en haut de l'escalier.

II

Dans les prés, les pommiers sont fleuris, les pommiers roses, et les poiriers sont blancs. J'en ai vu, cette après-midi, beaucoup de pommiers et de poiriers dans les prés où j'ai été me promener. Ils repliaient frileusement en tout petits boutons, leurs pétales roses, leurs pétales blancs, à la brise grise ; leurs pétales, hier tout ouverts au soleil.

Sur le pont du Rhône qui a, pour le faire sauter, de la dynamite dans ses piliers, le train passe vite. Je me suis assis sur un talus et j'ai regardé passer le train. Comme il va vite ! Il était déjà très loin quand je me suis remis en route. J'ai marché, j'ai regardé, et j'ai touché toutes les fleurs qui étaient au bord du chemin. J'ai été jusqu'à

Massongex. Un jour je vous dirai ce que je pense de ce petit village au bord du Rhône ; où les gens saluent encore sur le seuil de leur porte, quand on passe ; où il y a une église qui a ses autels tout frais repeints ; où l'on enterre encore les morts dans le cimetière qui est autour de l'église. Maintenant, ailleurs, on n'enterre plus autour de l'église. C'est dommage.

Je suis entré à l'église, j'y ai dit une prière et je suis reparti.

C'est si gentil de se promener dans les prés, à la tombée du jour. Tous les gens sont dehors à travailler. J'en ai vus qui bêchaient un bout de jardin et qui semaient des graines dans les carreaux. Il y en avait un, avec une de ces blouses bleues, qui guidait la charrue dans un grand pré. Il n'avait pas qu'un bout de jardin, celui-là. Il lui fallait, pour labourer, une charrue. Les mottes qu'elle retournait étaient grasses et toutes brillantes. Il y avait une fumée qui sortait du sillon, où un gamin mettait des pommes de terre coupées en trois et en quatre. Des femmes qui sarçaient. Tous ces gens aiment encore la terre, et en tirent leur vie. Ce soir, quand ils auront fini, ils rentreront chez eux, mangeront la soupe dans des pots, boiront un verre de vin et feront la prière. Puis ils viendront sur le seuil, un moment causer, en s'appuyant au mur, ou bien ils s'assoieront un moment sur le banc qui est devant la porte, sans rien dire. Les femmes écosseront des pois pour la soupe du lendemain, et quand il fera tout à fait sombre, elles allumeront la lampe. Chacun dira « Bonsoir à tous », et ils iront dormir. C'est la vie simple des campagnes, si belle et si vraie.

J'ai été dans la campagne, j'ai regardé, j'ai écouté. Il fait si bon marcher dans les prés et rentrer chez soi au soir tombant.

III

Sur la route qui mène au bois, j'ai rencontré un marchand de bric-à-brac, qui poussait devant lui son magasin, une planche sur deux roues, comme autrefois quand nous sortions de l'école, ceux que nous rencontrions sur la grand'route, et qui criaient en entrant au village : « Holà, les ménagères !..., ménagères ! »

Il n'y en a presque plus, maintenant, de ces ambulants.

Nos moyens de vitesse les ont chassés. Te souviens-tu de l'Italien, qui, toujours, le lundi, sonnait à notre porte : Est-y là la maman ? », disait-il. Il vendait, à maman, ses aiguilles ; son fil, son papier à lettre avec des enveloppes bleues, des lacets de souliers, des plumes, des allumantes.

Une fois, maman m'avait acheté un crayon qui écrivait bleu à un bout et rouge à l'autre. Je me rappelle bien tout le plaisir que j'en avais eu.

Mon marchand d'aujourd'hui m'a dit : « Bonjour ».

J'ai levé mon chapeau : « Bonjour », lui ai-je dit.

Et mon marchand m'a dit : « Vous savez, Monsieur, on ne gagne plus rien à pousser sa carriole dans les villages. S'il y a quatre maisons, il y a le primeur, il y a l'épicerie, il y a la boulangerie, il y a la cordonnerie, et que voulez-vous vendre ? On n'est plus bon à rien par ce temps d'à présent. Et vous, Monsieur, vous ne m'achetez rien ? »

« Je n'ai pas un sou vaillant, lui ai-je dit, et j'ai tout ce qu'il me faut ».

Et mon marchand s'en est allé, riant et grommelant : « Pas un sou et tout ce qu'il lui faut... Ah ! ah ! » Pauvre homme, s'il savait tout ce que j'ai...

J'ai Dieu qui me suffit, et Dieu encore m'a donné bien des choses ! J'ai ma famille, que j'aime. J'ai les prés, j'ai les bois, et j'ai les montagnes que je vois. J'ai du pain, j'ai de l'eau, j'ai ma chambre dans ma maison, et j'ai, au cimetière, une place qui m'y attend. Qu'ai-je besoin d'autre chose ?

La haie est toute fleurie d'aubépine blanche, et la bruyère dans le bois est en fleur. Dans les feuilles qui poussent, les oiseaux volent, les oiseaux chantent, et mon âme chante dans le matin bleu, le matin clair, qui est tiède sous les arbres verts. L'air est léger, l'esprit s'allège, le printemps le repose ! Qu'il fait beau dans le bois, ce matin !

JACQUES DU MARTOLET.